



Appareil
Articles | 2008

La critique de la représentation des « Temps modernes »

Maxime Cherrier



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/appareil/266>

DOI: 10.4000/appareil.266

ISSN: 2101-0714

Publisher

MSH Paris Nord

Electronic reference

Maxime Cherrier, « La critique de la représentation des « Temps modernes » », *Appareil* [Online], Articles, Online since 12 March 2008, connection on 01 May 2019. URL : <http://journals.openedition.org/appareil/266> ; DOI : 10.4000/appareil.266

This text was automatically generated on 1 May 2019.



Appareil est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La critique de la représentation des « Temps modernes »

Maxime Cherrier

1

Martin Heidegger élabore une critique de la représentation dans le chapitre « L'époque des conceptions du monde » de son livre *Chemins qui ne mènent nulle part*. Selon lui, les « Temps modernes » instituent une période où il devient possible d'avoir une conception du monde. L'étant devient objet de la représentation et le sujet le centre du monde duquel on peut saisir ce monde dans sa totalité et ce par le biais d'une représentation objective. Tout est objectivable et le sujet peut se sortir du monde afin de mieux pouvoir le fixer et ainsi le saisir dans toute sa signification. Ce faisant, le sujet prive toutefois l'étant de son être et évacue selon Michel Foucault le hasard, le discontinu et la matérialité du discours, de la pensée et de « l'étant ». La toute-puissance de la représentation à s'appropriier le monde dans son objectivité est un leurre puisqu'elle ne tient pas compte de ce qui la permet : à savoir le discours et le statut de la vérité d'une époque donnée. L'époque moderne mise tout sur la science et donc la recherche selon Heidegger, mais ce faisant, elle enferme le monde dans un système cohérent et clos sur lui-même qui refuse le temps et le mouvement et donc le devenir. La représentation doit être questionnée et c'est ce que Déotte fera en intégrant la pensée de Heidegger dans *L'époque de l'appareil perspectif* en y ajoutant le concept d'appareil. Ce dernier illustrera comment la conception du monde est permise par un appareillage technique. L'appareil moderne est la perspective et on verra comment le sujet moderne, qui est un effet d'appareil, avance voilé et fragilisé vers un monde qui se désagrège et qui ne laisse pratiquement que du vide et de la différence.

2

Tout d'abord, il incombe d'explicitier les bases de la pensée de Heidegger dans « L'époque des conceptions du monde ». Selon lui, les Temps modernes se caractérisent par une prépondérance de la représentation. Tout devient objet de la représentation et c'est par cette représentation que le monde s'appréhende et se comprend dans la cohérence et dans l'immédiateté objective d'une surface « lisse » de représentation. Le sujet est à la base de cette dominance de la représentation. Il devient le fond à partir

duquel se construit tout objet, il devient le centre de référence de l'étant ou plutôt de sa conception et ce depuis le *cogito* cartésien. *Je pense donc je suis* : l'homme est désormais capable de se représenter et d'ainsi pouvoir avoir prise sur ce qui l'entoure. Pour ce faire, il a recours à la représentation, il projette sur des régions de l'étant ce qu'il veut saisir et le saisit ainsi. Donc, l'homme évacue la complexité du monde et l'arrête en une représentation objectivante qui permet le contrôle et la maîtrise. Ainsi, selon Heidegger, la représentation n'est jamais loin de l'explication en ce sens qu'elle « fonde l'inconnu par le connu tout en avérant le connu par l'inconnu ».¹ Il s'agit de former un système, ou un ensemble, fermé sur lui-même. Ce système est cohérent et s'inscrit en quelque sorte dans le toujours-déjà connu ou le connaissable. De ce fait, les Temps modernes sont emprisonnés dans la fixité de la représentation totalisante et objectivante selon Heidegger.

3

Cette prépondérance de la représentation découle de l'acception de l'étant que l'on a et du statut de la vérité des Temps modernes. Cette vérité se trouve du côté de la science qui est devenue synonyme de recherche. Or, la recherche suppose l'investigation et « toute investigation nécessite un déjà ouvert à l'intérieur duquel son mouvement devient possible. »² Alors, le sujet projette dans cet espace borné, dans ce déjà-ouvert ce qu'il croit investiguer. La recherche et la science s'inscrivent donc dans la vérité des Temps modernes, à savoir l'exactitude. Ce qui s'appréhende est ce qui peut s'appréhender et ce dans l'exactitude millimétrée d'un espace de projection « plate » qui refuse l'indéterminé ou le non déjà-connu. Tout doit se projeter dans un espace cohérent pour pouvoir être compris et apprécié. Selon Heidegger, chaque domaine a son secteur d'objectivité et ce secteur constitue un espace clos, cohérent et connaissable. Les sciences de l'esprit ne sont pas des mathématiques, mais il n'en demeure pas moins qu'elles fonctionnent aussi dans un système où la représentation domine et où le sujet se donne un espace circonscrit pour connaître. Dans cette optique, l'expérience scientifique n'est pas libre et devient l'instrument par lequel le sujet confirme la projection qu'il se fait du monde. Bref, les Temps modernes institue un système fermé où la représentation donne l'illusion de l'immédiateté et de l'appropriation sur un monde qui n'est qu'objet connaissable et déchiffrable. Cette conception du monde est un véritable problème pour Heidegger : « Il ne peut y avoir d'autre explication historique, aussi longtemps qu'expliquer signifiera : ramener au saisissable, et aussi longtemps que l'histoire restera une recherche, c'est-à-dire une explication. »³ Les Temps modernes sont pris dans un cercle qui ne fait que tourner en rond dans la mesure où tout semble déjà arrêté, même lorsqu'il y a mouvement, en une représentation contrôlante.

4

Donc, les Temps modernes sont dominés par l'exactitude de la science qui devient le nouveau statut de la vérité. Mais cette science (qu'elle soit de l'esprit ou de la nature) ne devient science que dans la mesure où elle peut s'organiser et se spécialiser. À travers cette organisation et cette spécialisation, elle se fixe dans l'étant et accède ainsi à la cohérence et à l'unité. La science devient exploitation organisée et se coupe ainsi d'une véritable réflexion puisqu'elle ne fait, à travers ses résultats, que perfectionner son procédé et sa « modernité ». Chaque science s'atomise et s'élabore désormais dans un espace projeté qui se forme par le biais de résultats qui sont eux-mêmes orientés à partir de ce même espace projeté. Ainsi, la représentation coupe désormais le sujet de l'opacité et de la complexité du monde qui l'entoure en l'enfermant dans son système. Plutôt que d'être au monde, c'est le monde qui est au sujet. Ce dernier en dispose comme il veut à

travers la représentation et les outils qu'il a, à savoir la science et la recherche. Ainsi : « Cette objectivation de l'étant s'accomplit dans une représentation visant à faire venir devant soi tout étant, de telle sorte que l'homme calculant puisse en être sûr (*sicher*), c'est-à-dire certain (*gewiss*). »⁴ Donc, la vérité se trouve dans la représentation et son exactitude scientifique. Ce qu'Heidegger met de l'avant, c'est qu'il est désormais impossible, dans une optique des Temps modernes, de sortir de l'interprétation de l'étant. L'étant devient objet de connaissance et cet objet est borné. La pensée est emprisonnée dans une conception du monde. Et cette conception selon Heidegger pose problème puisque elle est une prise de position ou un discours parmi d'autres. Toutefois, ce discours est hégémonique et tend vers l'absolu. Il ne se reconnaît pas comme discours, mais plutôt comme vérité ontologique et seule vérité possible. En réduisant le monde à une représentation, le sujet oublie qu'il travaille toujours déjà lui-même sur des représentations. La représentation devient le fondement du monde alors qu'elle n'en est que la médiation, une médiation qui forme le monde ou qui le déforme, mais qui n'est certes pas un outil exact avec lequel on appréhende la « vérité ». La vérité est un discours comme le mentionne Michel Foucault et cet oubli monumental des Temps modernes est souligné par Heidegger. Ce dernier est très conscient des mécanismes de la représentation et de l'aplanissement significatif qu'elle oblige : « Là où le monde devient image conçue (*Bild*), la totalité de l'étant est comprise et fixée comme ce sur quoi l'homme peut s'orienter, comme ce qu'il veut par conséquent amener et avoir devant soi, aspirant ainsi à l'arrêter, dans un sens décisif, en une représentation (6). (Je souligne). »⁵ Donc, l'homme se sort de l'étant afin de l'amener devant lui et le saisir dans sa totalité. Pour ce faire, il doit arrêter le mouvement du monde afin de pouvoir le saisir dans son sens ultime et le maintenir constamment dans cette représentation qui évacue toute substance ou complexité. Ainsi, la discontinuité, le hasard, l'aléatoire sont totalement évacués au profit d'un système cohérent. Cependant, ce système suppose la coupe dans le temps, et cette coupe tue ce qui vit, tue ce qui s'observe dans le mouvement et qui ne peut se comprendre que dans le mouvement. Donc, l'être de l'étant selon Heidegger est tué par l'homme lorsqu'il le représente et croit le comprendre totalement. Tout ne se comprend pas et cette nuance échappe aux Temps modernes puisqu'ils ne questionnent pas suffisamment les conditions de possibilités du discours qui les sous-tendent. Tout est relatif à l'acception de l'étant qu'une époque a, et l'étant moderne n'accède qu'à son évanescence qu'en s'offrant comme représentation. Voilà ce qui inaugure les Temps modernes et qui rompt abruptement avec les époques passées selon Heidegger.

5

Depuis Descartes, l'homme devient sujet et peut donc se mettre en scène puisqu'il a la faculté de représenter. Représenter signifie d'ailleurs : « amener devant soi en ramenant à soi »⁶ L'homme bascule donc dans l'immédiateté (ou son illusion) de la vue dans la modernité. Il peut amener devant soi, voir, saisir et comprendre et ce sans l'intermédiaire du discours. L'homme projette et connaît en oubliant sans cesse les conditions de possibilités de la connaissance. Michel Foucault poursuit la critique de Heidegger en parlant du sujet fondateur :

« Il se pourrait que le thème du sujet fondateur permette d'élider la réalité du discours. Le sujet fondateur, en effet, est chargé d'animer directement de ses visées les formes vides de la langue ; c'est lui qui, traversant l'épaisseur ou l'inertie des choses vides, ressaisit, dans l'intuition, le sens qui s'y trouve déposé ; c'est lui qui, par-delà le temps, fonde les horizons de significations que l'histoire n'aura plus ensuite qu'à expliciter, et où les propositions, les sciences, les ensembles déductifs trouveront en fin de compte leur fondement. Dans son rapport au sens, le sujet

fondateur dispose de signes, de marques, de traces, de lettres. Mais il n'a pas besoin pour les manifester de passer par l'instance singulière du discours (je souligne). »⁷

- 6 Donc, Foucault propose une critique virulente du sujet de Descartes et de sa toute puissance sur le monde. Ce nouveau sujet transcende tout, il est au-delà du temps et il investit le monde de sa signification. Ce sujet, qui pour une première fois prend conscience de sa présence dans le monde, s'érige en Dieu tout puissant oubliant qu'il est une force dans le monde et non la force du monde. Le *cogito*, plus que la cause, devient l'effet des conditions de possibilités qui permettent son arrivée. Le nouveau sujet est un effet du discours (ou d'appareil selon Déotte), cependant ce sujet élide la réalité du discours en le poliçant et en clamant implicitement qu'il n'a pas besoin de ce discours pour connaître ou maîtriser puisque ce qu'il connaît est une réalité objective, totale et unifiée. Le sujet devient le point originaire duquel tout se projette et la puissance de la représentation vient recouvrir la division des différents secteurs d'objectivité et assure l'unité d'un monde commun où l'inconnu et l'incalculable ne sont que d'autres espaces circonscrits qui s'inscrivent en définitive dans ce même espace unifié de la représentation et donc de l'explication et du connaissable. Le noyau originaire qu'est le sujet irradie l'étant et lui donne « vie » en quelque sorte en l'investissant d'une signification. Cet investissement se fait dans un rapport de simultanéité puisque « Le subjectum, la certitude fondamentale, c'est la simultanéité à toute heure assurée dans la représentation, de l'homme représentant avec l'étant représenté, qu'il soit humain ou non humain, et cela veut dire : avec l'objectif. »⁸ Ainsi, il n'y a pas de délai ou d'écart entre le sujet et son rapport au monde dans les Temps modernes. Le sujet fait corps avec son monde, il ne peut être dépassé, il ne peut s'engouffrer dans la brèche qu'ouvre le discours et son incomplétude ou sa relative insaisissabilité. La subjectivité moderne devient objectivité totalitaire. Les Temps modernes sont sans faille et par conséquent normatifs. Toutefois, cette intense critique de Heidegger trouve sa nuance chez Déotte où il est déjà question d'une faille du sujet qui tend à se dissoudre dans le vide et l'excès d'un *cogito* ébranlé par l'appareil le permettant.

7

En effet, Jean-Louis Déotte dans *L'époque de l'appareil perspectif* reprend la critique de la représentation élaborée par Heidegger en lui ajoutant une donnée fondamentale, à savoir le concept d'appareil. Selon Déotte, la philosophie qui sous-tend les Temps modernes est ainsi en raison d'un appareillage technique qui la permet. Pour qu'il y ait conception du monde, il doit y avoir un support, un appareil qui permet et induit cette conception. Selon Déotte, l'appareil moderne serait la perspective. Une perspective axonométrique qui oriente la vue, la dirige, la balise, etc. Cette révolution perspectiviste ne reproduit pas une vue dite « naturelle », au contraire, elle en impose une qui fera désormais époque et qui instaurera une conception du monde. Donc, on constate que Déotte renverse la philosophie occidentale classique en réintroduisant la technique dans la pensée. En effet, chez Déotte, c'est la technique qui dicte la pensée et la conception du monde. Ce dernier fonde son argumentation dans la matérialité d'un appareil technique et rejoint ainsi la pensée de Michel Foucault qui vise à réinscrire la matérialité du discours dans la pensée et mettre en lumière l'illusion d'une supposée transparence du langage héritée du logocentrisme. Selon Jean-Louis Déotte, la perspective relève d'une décision ontologique : le monde se donne désormais à voir et non plus à lire. Déotte mentionne : « Tout se concentre alors sur la définition du tableau, du support des traces plastiques, car c'est là l'essentiel, parce que, bien plus qu'esthétique, c'est une décision ontologique, qu'en fait personne ne prend, mais qui bouleverse le monde et son histoire. »

⁹ Déotte enchaîne : « C'est-à-dire que cette décision entraîne une autre définition de la chose, comme sujet, du fait de la définition du plan d'inscription des signes comme plan de projection, c'est-à-dire comme dispositif d'enregistrement selon un principe de coordonnées cartésiennes. »¹⁰ Comme le mentionnait Alberti, le tableau est désormais perçu comme fenêtre ouverte sur le monde. Cette décision amène une redéfinition de la chose ou de l'étant selon Déotte. Ainsi, ce dernier insiste sur le support et ses traces plastiques qui permettront une nouvelle acception de l'étant, une nouvelle conception du monde. La perspective qui s'observe dans les tableaux devient le premier espace de projection où l'homme peut désormais venir inscrire sa conception du monde, et cette conception du monde en est une de la vue. Il faut noter que Déotte propose un renversement dans sa pensée de la modernité puisque selon lui : « Si un appareil peut « commencer » à s'installer peu à peu (par exemple les commencements très différents, très hasardeux, de la photo ou du cinéma), il a une origine qui n'appartient pas à l'histoire scientifico-artistico-politique des hommes, puisqu'il la structure. »¹¹ Ainsi, la technique qui relève d'une décision ontologique, permet la pensée et forme le sujet. Ce point est capital et se distancie de la pensée heideggérienne ou lui apporte une nouvelle donnée plutôt. Le sujet ne se constitue pas par le cogito, il est un « effet d'appareil » selon Déotte. Le sujet se crée de par la perspective et la multiplicité des points de vue qu'elle suppose. La subjectivité moderne est la conséquence de la révolution perspectiviste en ce sens. Le point de vue entre dans la certitude de la vision et le sujet est projeté du tableau et vice-versa. Le sujet advient, mais il est effet ou fonction d'un dispositif qui le fragilise. Donc, malgré l'illusion de sa toute puissance, le sujet moderne, chez Déotte, est déjà fragile. La perspective fait voir un sujet qui ne parvient pas à s'incarner totalement dans un monde où la multiplicité des points de vue lui renvoie son manque. Le monde commun se désagrège et ne peut être recouvré même par la représentation puisque la simultanéité est ébranlée dans la médiation singulière de l'appareil.

8

Donc, selon Déotte, chaque époque est appareillée et l'appareillage change le rapport du sujet à la loi, à la vérité. La révolution perspectiviste ne donne le monde dans son objectivité que si l'on ferme les yeux sur sa construction et son artificialité. Pour Déotte, qui reprend l'idée de Goodman : « il y a de l'artifice et de la convention dans tout apprentissage. Mais convenons que ce qu'on apprend, c'est toujours un *certain rapport à la loi en tant qu'elle fait comparaître le réel de telle ou telle manière.* »¹² Donc, Déotte indique qu'il faut savoir voir avant de pouvoir voir. Ainsi, la perspective se rapproche de la pensée de Heidegger puisqu'elle pré-détermine ce qui sera possible de voir. L'appareil suppose un fonctionnement et c'est dans ce fonctionnement que le monde se donne à voir. Mais ce monde se construit dans et par l'appareil, qui comme le discours chez Foucault, est orienté. L'unité du monde et son objectivité sont compromis par l'appareil qui les permet aussi. L'appareil est paradoxal. Il fragilise le sujet. Déotte parle de ce problème lorsqu'il aborde le peintre Mondrian. Ce dernier à travers l'autoportrait tente de restaurer un monde commun qui se serait dissout dans la fragmentation et la particularisation des secteurs d'objectivités dont parle Heidegger. Cette particularisation chez Déotte n'est pas recouvrée par la toute-puissance du sujet représentant. Au contraire l'expérience de la division n'est pas recouvrée et c'est dans l'écart de la division entre le sujet, l'appareil et la conception du monde qu'il permet que le sujet avance et projette partiellement. La perspective instaure un nouvel ordre qui est visuel. C'est dans la peinture que le *cogito* se réalise (notamment par l'expérience de Brunelleschi), mais il se réalise en laissant son point originaire vide. Il laisse le lieu du *cogito* vide ; tout peut venir s'y loger afin de voir

en perspective. Le sujet apparaît donc lacunaire puisque le point où s'origine sa capacité à se penser et donc à se représenter s'avère être un point vide qui semble résister au langage et à toute explication possible. Si, pour Heidegger, la fragmentation du monde est recouverte par le sujet et sa capacité à fixer le monde en une représentation, pour Déotte, le sujet ne parvient plus à recouvrer le monde et à l'unifier puisqu'il est divisé en lui-même. Il est dissout par l'appareil moderne qu'est la perspective et qui lui renvoie sans cesse son absence d'origine ou plutôt son origine insaisissable puisqu'elle est un vide non-borné. Le nouveau monde commun s'observe dans la représentation comme le mentionne Heidegger, mais l'origine de cette représentation unitaire, le sujet, n'est en fait qu'un effet d'appareil qui s'abolit dans la différence et l'écart que supposent les points de vue permis par ce même appareil. Donc, la représentation tend à s'autonomiser. La simultanéité de cette dernière n'est plus puisque le sujet se décentralise et empêche cette coexistence du monde à sa représentation cohérente. La certitude est ébranlée tout comme l'exactitude. Le *cogito* se fragmente et fait basculer l'étant dans l'indiscernabilité et ce en raison de l'appareil moderne. C'est une différence qui existe entre Déotte et Heidegger dans cette critique de la représentation.

9

Cette fragilité du sujet qui s'observe est en lien avec l'expérience de la division dont Déotte parle. Qu'il s'agisse de la division du politique, de la représentation ou du sujet, cette division doit être recouverte pour « être » et ce recouvrement ne parvient plus à ce faire dans la mesure où son origine est problématique. En effet, du point de vue de l'avènement du sujet, le *cogito* est un point, selon Déotte, excessif et très instable qui se refuse au langage. Il s'agit d'un instant qui résiste également au temps et qui suppose un espace labile et non circonscrit. Dans cette mesure, le *cogito*, est l'instant « dont on ne peut au mieux approcher l'instabilité qu'en recourant à un modèle visible, non linguistique, puisqu'alors il est évident qu'une autre expérience de la coïncidence, avec son fond de division, l'instant d'après, est une autre expérience et qu'entre les deux il y a discontinuité. »¹³ Le *cogito* est censé être ce lieu originaire qui marque la division du sujet à l'étant tout en permettant son recouvrement dans la représentation. Or, il se trouve que cet instant (à défaut d'autres mots) est si instable, qu'on ne peut au mieux l'approcher que par le biais d'un appareil : la perspective dans le tableau. Seulement, l'appareil dont parle Déotte, paraît plus apte à faire corps avec le *cogito* que le langage, mais il n'y parvient tout de même pas (Déotte le sait). Ainsi, il y a discontinuité entre deux expériences divisées qui ne peuvent pas, malgré le désir du sujet, se rejoindre dans cet instant originaire où la totalité de l'étant parvient à se saisir, parvient à se représenter. Le *cogito*, qui permet la représentation, doit lui aussi être représenté pour permettre cette même représentation. Donc, la représentation est en crise puisqu'elle ne parvient plus à se distinguer d'elle-même, elle ne retrouve plus son origine. Le projet fou de penser le monde dans un espace de la projection devient problématique. Comment excéder la totalité pour la penser ? Comment ancrer la représentation dans son origine lorsque cette origine est elle-même représentation et délai ? Le projet moderne semble voué à l'échec s'il ne fait que tenter d'ordonner le monde dans le langage sans questionner les mécanismes de ce langage (ou du discours chez Foucault ou de l'appareil chez Déotte ou de la représentation chez Heidegger).

10

Jean-Louis Déotte propose donc de penser le *cogito* dans tout son excès et sa démesure. Ce *cogito* devient un moyen efficace d'approcher le sujet et sa critique contemporaine. Il marque une faille qui institue/destitue le sujet à même sa supposée

origine. Déotte effectue un parallèle entre le *cogito* et l'appareil qui le permet : « je est ce trou dans le langage, un déictique (Benveniste), dont le strict équivalent est le trou percé par Brunelleschi au revers du panneau peint représentant le Baptistère San Giovanni de Florence. »¹⁴ Donc, le *je* serait ce trou dans le langage, ce vide horrible qui excède la signification et la non-signification et que rien (et tout) peut venir combler sans jamais pouvoir en assurer la fixité, la cohésion, la cohérence. Le *cogito* s'approche dans une vue et il marque et dé-marque un sujet fêlé, à la fois différencié et indifférencié. Ce vide ne peut être recouvert à moins d'utiliser un appareil qui immanquablement induit la perte et la discontinuité. L'appareil ne parvient pas à valider le *cogito* dans son excès, à en assurer son existence dans ce qu'il suppose, c'est-à-dire la simultanéité. Le sujet est toujours déjà désincarné, il y a un délai induit par l'appareil, un écart entre l'incarnation du sujet et le trou vide qui lui permet d'être au monde. Ainsi, la faille mise en lumière dans cette métaphysique moderne devient peut-être le lieu labile privilégié pour se sortir du discours en le re-connaissant et ainsi entrer dans un nouvel appareil qui serait du côté de l'écart, de l'intervalle ; un appareil s'inscrivant dans la pure perte, un appareil refusant le recouvrement de la division et affirmant plutôt cette division devenue indiscernabilité.

11

Alors, il s'agit toujours dans la philosophie occidentale de définir le sujet, définir son monde et ce qui en permet le rapport ou la rencontre. Dans les Temps modernes, selon Déotte : « Le monde n'est pas perdu, il n'est que suspendu par un appareil qui est théoriquement clos sur lui-même, puisque l'ouverture en est obstruée par l'œil qui s'y applique. »¹⁵ C'est à partir de cet œil qu'une conception du monde s'élabore, qu'elle se fixe dans une représentation, mais cette représentation a besoin d'un support pour être sinon elle demeure opaque ; trou vide et excessif, moment de folie. Déotte insiste sur le hiatus qui fonde la méditation et sur l'erreur commise par plusieurs penseurs qui ne tiennent pas compte de cet écart, de cette division qui refuse de fonder un sujet consistant. Pour Déotte : « La force et l'excès de ce point originaire [le *cogito*] ont toujours – dès Descartes – été reportés sur ce qui permet de la dire, de l'écrire en l'assurant. On assiste alors à une substantification d'ego. »¹⁶ Or, cette erreur, Heidegger la commet selon Déotte en instituant un sujet souverain (qu'il critique), et en posant ce sujet comme substrat de la représentation. C'est une erreur, selon Déotte, puisque le *cogito* est une expérience de la division qui suppose le hiatus en son fondement même et qui se refuse à toute (re)présentation puisqu'il est « imprésentable ». Donc, la souveraineté du sujet (rien n'est moins sûr) s'institue sur l'expérience de la division, sur un hiatus mis en lumière par l'appareil et provoqué par lui. Rien ne peut se fixer dans cet écart, surtout pas le sujet qui vient s'y abîmer à défaut de pouvoir désormais s'y projeter. Ainsi, comment désormais se faire une conception du monde ou plutôt comment restaurer un monde commun ou un « être-ensemble » suite à cette opacité fondamentale du *cogito* révélée par l'appareil ? La réponse pourrait être du côté du devenir. Si l'appareil projectif de Déotte suppose une multiplicité des vues qui ne peuvent être fondées, cela ne signifie pas qu'elles sont chimériques. Plutôt, cette multiplicité insiste sur la notion d'appareil qui la permet. Pour qu'il y ait vision et singularité, il doit y avoir un appareil. Cet appareil peut réaffirmer la puissance de la division et de la différence plutôt que marquer l'échec d'une totalisation. L'appareil multiplie les points de vue et ré-agence des conceptions qui marquent le devenir d'un réel qui ne s'articule que dans l'écart médiatique qui en permet la saisie ou la construction. La division marque un écart et un vide dans lequel le devenir vient produire des fragments de monde qui fragilisent le sujet, mais qui lui permettent également de penser un nouvel « être-ensemble ». Fragile,

certaines, cet « être-ensemble », mais jamais réduit au discours, au langage et à la représentation maîtrisants et contrôlants dont parle Heidegger.

12

En définitive, cette fêlure du sujet développée par Déotte est en lien avec la fin de l'homme dont parle Michel Foucault dans *Les mots et les choses* : « c'est que l'homme est « fini », et qu'en parvenant au sommet de toute parole possible, ce n'est pas au cœur de lui-même qu'il arrive, mais au bord de ce qui le limite : dans cette région où rôde la mort, où la pensée s'éteint, où la promesse de l'origine indéfiniment recule. »¹⁷ Ainsi, l'homme tend vers sa limite et cette limite, plutôt qu'une borne rassurante, est le lieu/non-lieu de la désincarnation. Cette désincarnation est celle d'une conception du sujet et du monde comme étant des « choses » finis et connaissables. « La finitude de l'homme est devenue sa fin »¹⁸. Ce dernier est une construction du discours et la production du discours « est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité. »¹⁹ Ainsi, l'homme n'est pas qu'une figure bâtie par le discours, il n'est pas qu'une représentation. Cette conception « finie » du sujet et du monde marque sa propre fin et c'est ce qu'annonce Foucault avec la fin des sciences humaines. Le sujet fêlé ne peut tout saisir, il ne peut qu'interpréter et travailler sur des représentations permises par un appareil, ou un discours, qui trouve ses conditions de possibilités dans l'épistème. Le sujet doit retrouver la matérialité du discours qui a été oblitérée dans les Temps modernes et travailler sur l'écart qu'il suppose avec le savoir et la pensée ou les représentations passées. L'homme devient fonction, force dans un monde opaque où l'intervalle et le devenir deviennent de nouveaux moyens d'être-au-monde, de retrouver sa matérialité ou son caractère événementielle et aléatoire. Dans cette mesure, Heidegger, Déotte et Foucault, quoique différemment, élaborent une pensée qui entre en résonance et qui marque les failles d'une conception lisse et uniforme d'un monde qui ne peut se saisir par la représentation, mais qui doit s'appréhender par celle-ci.

13

En conclusion, on constate que Heidegger, Déotte et Foucault se rejoignent dans leur pensée des Temps modernes en ce sens que ces trois penseurs mettent de l'avant une critique du sujet moderne et de l'acception de l'étant qu'il propose. Les Temps modernes inaugurent un monde duquel on peut avoir une conception. Pour Heidegger, le sujet est au centre de ce monde et y projette ce qu'il peut connaître. Ce monde en est un de l'exactitude et de la simultanéité où tout se calcule et où tout s'érige en système clos et cohérent. Le monde devient objet de connaissance et le sujet est le point originaire duquel la représentation est permise. Cette acception de l'étant le prive toutefois de son être. De son côté, Déotte n'est pas convaincu d'un sujet comme substrat et origine de la représentation. Le sujet de Déotte est lacunaire et s'abolit dans le point vide que constitue le *cogito*. Le *cogito* est ce point hors langage qui désincarne le sujet en l'incarnant. Rien ne vient recouvrir la division, l'écart et la différence de cette expérience qui ne peut être qu'approcher au mieux et ce par un appareil qui permet d'avoir une multiplicité de vue sur le monde. Selon Déotte, le sujet est un effet d'appareil ; chaque époque est appareillée et c'est cet appareil qui permet une pensée du monde. Ainsi, Déotte réintègre la technique dans la pensée, elle est sa condition de possibilité. Dans cette mesure, le sujet lacunaire de Déotte renvoie à la pensée de Foucault qui vise à réintroduire la matérialité du discours. Une pensée du hiatus

s'installe donc, une pensée où la multiplicité des points de vue décentralise le sujet et lui fait prendre conscience de la distinction, de la division et de la différence.

NOTES

1. HEIDEGGER, Martin, « L'époque des conceptions du monde » In *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, 1962, p. 106.
2. Ibid, p.102
3. Ibid, p. 109
4. Ibid, p. 114
5. Ibid, p. 117
6. Ibid, p. 120
7. FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, France, Gallimard, 1971, p. 49.
8. HEIDEGGER, Martin, « L'époque des conceptions du monde » In *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, 1962, p. 141.
9. DÉOTTE, Jean-Louis, *L'époque de l'appareil perspectif*, Coll. « esthétiques », L'Harmattan, 2001, p. 20.
10. Ibid, p. 20-21
11. Ibid, p. 21
12. Ibid, p. 25
13. Ibid, p. 45
14. Ibid, p. 46
15. Ibid, p. 58
16. Ibid, p. 80
17. FOUCAULT, Michel, « Les sciences humaines » In *Les mots et les choses*, p. 394-395.
18. Ibid, p. 396
19. FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, France, Gallimard, 1971, p. 10.